

matins, est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontrants très précieux dont les forts de Paris surabondent, comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

— Halte-là... Qui vive ?

— Service de la marine.

La porte de Montrouge, tout embastionnée engabionnée, hérissée de baïonnettes, s'entrebâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire — s'énervé, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mince les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'il me cache ? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul ? Je vais le savoir sans doute...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre. D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élance en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : sale bête ! une détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'acre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

— Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... Il doit y avoir du nouveau dans les affaires ?

Lui, très grave :

— Il y a du nouveau, en effet.

On reste encore quelques minutes sans rien se dire ; et seulement vers l'avancée du fort Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

— C'est fini... Metz a capitulé. Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur.

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appelait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie :

— Terre !... terre !... Une voile !... Sauvés !... Embrassons-nous ! Vive la France !

Il y avait de tout cela dans ce beau nom du trouper versailais, et tout à coup voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne ; d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérêts bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation ; enfin d'une marche interminable sur un chemin de ronde, gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir ; je vois ces visages rayonnants, tous ces bons sourires qui se lèvent vers nous :

— Eh bien ! messieurs les terriens ?

Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jetant l'atroce nouvelle :

— Bazaine s'est rendu...

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre ; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ces regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *moos*, ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette flamme l'héroïque résolution que vous venez de prendre, vous tous, Desprez, Kiesel, Carvès, Taisset, tombés depuis sur ce bastion No. 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

Ah ! ce bastion No. 3, c'est aux premiers jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet de la vigie sonnait sans relâche.

— On n'a pas le temps de se garer ! disaient les servants de pièce en tombant.

Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées à l'abandon. Plus une pierre debout aux deux corps de logis de l'entrée ; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous les blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable, sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait entrer le